

SIGMUND FREUD

Correspondance

ANNA FREUD

1904-1938

Préface
d'Elisabeth Roudinesco



CORRESPONDANCE

INÉDITE

fayard



Sigmund Freud
Anna Freud

Correspondance
1904-1938

Préface d'Élisabeth Roudinesco

Édition établie et postfacée par Ingeborg Meyer-Palmedo

Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni

Fayard

Pour les lettres de Sigmund Freud :

© 2006, A.W. Freud *et al.*, en accord avec Paterson Marsh Ltd.
et Sigmund Freud Copyrights.

Pour les lettres d'Anna Freud :

© 2006, The Estate of Anna Freud.

Pour les citations tirées du fonds inédit des Sigmund Freud Archives,
de la Library of Congress – Washington, et du Freud Museum –
Londres :

© 2006, en accord avec Paterson Marsh Ltd. et Sigmund Freud
Copyrights.

Pour les documents de la Otto Rank Collection :

© 2006, Rare Books and Manuscripts, The Butler Library,
Columbia University, New York.

Pour les citations tirées de lettres inédites
de Lou Andreas-Salomé à Sigmund Freud :

© 2006, Dorothee Pfeiffer, Göttingen

Pour la postface et l'appareil critique :

© 2006, Ingeborg Meyer-Palmedo, Murnau.

Remerciements

à la Literary Heritage Foundation, K. R. Eisler, New York pour son
aide au financement de la transcription,

à la Sigmund-Freud-Stiftung, Francfort-sur-le-Main, pour le séjour
de recherche aux États-Unis,

Sigmund Freud / Anna Freud Correspondence

Édition originale sous le titre *Briefwechsel 1904-1938*,
S. Fischer Verlag, GmbH, Francfort-sur-le-Main, 2006.

© Librairie Arthème Fayard, 2012, pour la traduction française
et la préface à cette présente édition.

ISBN : 978-2-213-67584-8

Table des matières

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Page de Copyright](#)

[Table des matières](#)

[*Préface*](#)

[*Sur l'édition*](#)

[*Sur la traduction*](#)

[CORRESPONDANCE](#)

[1904](#)

[1905](#)

[1908](#)

[1910](#)

[1911](#)

[Noces d'argent \(1911\)](#)

[1912](#)

[Vacances d'été 1912](#)

[1913](#)

[1914](#)

[1915](#)

[1916](#)

[1917](#)

[1918](#)

[1919](#)

[Départ des fils \(1919\)](#)

[Mort prématurée de Sophie \(1920\)](#)

[1920](#)

[1921](#)

[1922](#)

[1923](#)

[Freud et Anna à Rome \(1923\)](#)

[1924](#)

[1925](#)

[1926](#)

[1927](#)

[1928](#)

[Été-automne 1928, Berlin/Tegel \(1928-1930\)](#)

[1929](#)

[1930](#)

[1932](#)

[1933](#)

[1935](#)

[1936](#)

[Émigration \(1938\)](#)

[1938](#)

[Note finale](#)

[ANNEXES](#)

[1. « Journal de voyage », Rome, 1923](#)

[2. Notes d'Anna après le retour de Rome](#)

[3. Cadeau d'anniversaire de Dorothy Burlingham](#)

[4. Certificats de vaccination](#)

[5. Lieux et dates de séjour.](#)

[*Liste des abréviations*](#)

[*Bibliographies*](#)

[Sigmund Freud](#)

[Anna Freud](#)

[Autres ouvrages](#)

[Documents inédits](#)

[*Postface*](#)

[*Remerciements*](#)

[Index des illustrations / Crédits](#)

[Index](#)

[Cahier photos](#)

Sigmund Freud

Freiberg (Příbor), Moravie Londres

6 mai 1856

23 septembre 1939

Anna Freud

Vienne Londres

3 décembre 1895 9 octobre 1982

Préface

Les enfants de la psychanalyse

Sigmund Freud disait toujours que sa dernière fille, Anna Freud, la seule qui deviendra sa disciple, était née en même temps que la psychanalyse. Et si ce mot fut employé pour la première fois en 1896, c'est bien à partir de la publication, un an auparavant, des *Études sur l'hystérie*^I, que l'on attribua à Freud l'invention de cette discipline qui allait apporter au monde une nouvelle manière d'explorer la subjectivité : une révolution de l'intime.

Certes, les historiens considèrent aujourd'hui que Vienne fut le creuset de cette doctrine en clair-obscur, inventée par des Juifs de la Haskala venus des quatre coins de la Mitteleuropa. Comme l'a souligné Carl Schorske, la désintégration progressive de l'Empire austro-hongrois fit de cette ville, que Freud n'aimait pas, le plus fertile bouillon de la culture anhistorique de la fin du XIX^e siècle^{II}. Face au nihilisme social résultant des promesses non tenues du libéralisme, les fils de la bourgeoisie rejetèrent les illusions de leurs pères pour exprimer d'autres aspirations. Et parmi les Juifs, qui eurent à affronter la montée de l'antisémitisme, le phénomène se traduisit tantôt par le rêve d'une nouvelle terre promise – État des Juifs pour Theodor Herzl –, tantôt par une culture de la mort, du suicide ou du retour sur soi : Karl Kraus, Otto Weininger, Stefan Zweig...

Freud eut le génie de réunir tous ces thèmes : l'inconscient fut sa terre promise, le rêve sa manière de croire en un au-delà de la réalité et le retour sur soi le principe fondateur de sa clinique. À qui s'ajouta le sentiment de l'abaissement de la puissance paternelle, incarné par la lente décomposition de la famille impériale. Théoricien des conflits intrafamiliaux, Freud avait la conviction que la sexualité était le moteur de toutes les actions humaines, quelles que fussent ses formes. Et puisque ses yeux elle était aussi centrale dans la destinée humaine, il la regardait comme également dangereuse pour la civilisation que nécessaire à l'épanouissement du sujet. En un mot, il était favorable à l'émancipation, à la liberté individuelle et à la levée des frustrations qui gangrenaient la société, mais il était aussi un adepte du contrôle des pulsions, allant jusqu'à prôner, parfois avec excès, les bienfaits de l'abstinence comme épreuve nécessaire à la cure et à l'activité créatrice.

En ses commencements, la psychanalyse fut donc une histoire de sexe et de souffrances intimes qui mérita d'être interprétée à la lumière de l'art romanesque des écrivains qui assumèrent, à la même époque, la transition entre deux mondes, l'un en voie de disparition, l'autre tourné vers un avenir incertain : Thomas Mann, Marcel Proust, James Joyce.

Freud fit de la psychanalyse le révélateur des névroses familiales : névrose d'une classe patricienne habitée par l'angoisse de son déclin, névrose des pères contre les fils, des fils contre les pères, des mères contre les filles, des filles contre les mères ; névrose d'attachement entre père et fille, entre fils et mère ; rivalité entre frères et sœurs ; névrose des enfants éduqués selon un autoritarisme désuet. Tout revu et corrigé à la lumière de Sophocle et de Shakespeare, deux grands dramaturges d'

dynasties royales, coupables de crimes contre elles-mêmes : Œdipe d'un côté – tragédie de l'inconscient intemporel –, Hamlet de l'autre, tragédie de la conscience historique.

En outre, la psychanalyse ne cessa jamais d'être pour Freud une histoire européenne, peuplée de princes mélancoliques et de princesses désœuvrées. En bref, un roman familial immergé dans un somptueux décor mortifère de l'empire des Habsbourg : « J'ai récemment rêvé que tu étais un roi, l'écrit Anna, en août 1915, en pleine pénurie alimentaire due à la guerre, et moi une princesse, et qu'on voulait nous dresser l'un contre l'autre par des intrigues politiques. »

Durant toute cette période, Freud analysait ses disciples, les épouses et les compagnes de ceux-ci, leurs amis, leurs amants. Tous prirent l'habitude de s'analyser entre eux, formant ainsi un cercle d'élus vouant une véritable passion à l'épreuve du divan : une épreuve existentielle sans règles précises et au cours de laquelle s'inventait, à travers des transferts non maîtrisés, une singulière manière de vivre, d'aimer, de penser et souvent de mourir ou de délirer.

Après la Première Guerre mondiale et jusqu'en 1939, le destin de la psychanalyse se modifia. La défaite des Empires centraux réduisit à néant l'influence viennoise et c'est à Berlin, entre 1920 et 1933, que se dessinèrent alors les contours à venir d'une professionnalisation de l'expérience de cure qui n'avait plus grand-chose à voir avec l'épreuve initiatique des commencements. Les analystes se transformèrent progressivement en techniciens du psychisme beaucoup plus qu'en aventuriers de l'inconscient et ils se voulurent soucieux d'efficacité, de guérison et d'extension de leur pratique à toutes les classes de la société. À la quête aristocratique des profondeurs de l'âme, qui visait à changer le sujet, succéda la volonté de guérir les hommes de leurs symptômes : le soin psychique au lieu du désir d'introspection sans condition préalable.

Puis, avec la montée des fascismes en Europe et l'émigration massive de la quasi-totalité des freudiens vers le monde anglophone, la psychanalyse se transforma en une psychothérapie de masse au service de la psychiatrie et de la psychologie. L'International Psychoanalytical Association (IPA) fondée par Freud en 1910 devint jusqu'en 1990 une puissance mondialisée en proie à des scissions et des batailles de groupes.

Le 3 août 1938, exilé à Londres et attendant de recevoir les caisses qui contenaient ses archives, ses livres et l'histoire d'une vie viennoise, Freud écrivit sa dernière lettre à Anna, qui allait bientôt rejoindre pour ne plus le quitter : « Nous attendons d'apprendre – entre les lèvres et le bord du calice qu'elles sont vraiment parties. Nous ne nous sentirons pas "libres de nazis" [*nazifrei*] avant ce moment. » À cette date s'annonçait le projet de faire de l'ancienne Europe freudienne un territoire *judenfrei*. Entre « les lèvres et le calice » planait en effet, comme le soulignait Freud, « la main des puissances obscures », allusion à un poème de Friedrich Kind.

*

On a évalué à environ vingt mille le nombre de lettres écrites par Freud, et à dix mille toutes celles qui ont été déposées après sa mort à la Library of Congress (LoC) de Washington. Cinq mille lettres environ ont été publiées et traduites en français, parmi lesquelles celles adressées à ses amis et à ses disciples : Eduard Silberstein, Wilhelm Fliess, Karl Abraham, Lou Andreas-Salomé, Max Eitingon, Ernest Jones, Carl Gustav Jung, Sándor Ferenczi, Romain Rolland, Arnold Zweig, Stefan Zweig, Edoardo Weiss, Oskar Pfister. À quoi s'ajoutent les correspondances dites familiales, celles de Freud

avec sa femme (Martha Bernays), sa fille (Anna), ses autres enfants (Mathilde, Martin, Oliver, Ernst, Sophie), sa belle-sœur (Minna Bernays), ainsi que ses lettres de voyages. Toutes ces missives sont d'un intérêt considérable pour les lecteurs désireux de saisir ce que fut, quotidiennement, la vie de ce savant paradoxal qui suscite encore tant de haine aujourd'hui^{III}.

Au fil des pages de toutes ces correspondances familiales – dont font partie les deux cent quatre-vingt-dix-huit lettres échangées avec Anna entre 1904 et 1938 – on trouve une mine d'informations sur les mœurs de ce cercle familial élargi, dominé par un savant qui, tout en travaillant à son œuvre et à sa pratique clinique, s'intéresse aux détails de la vie quotidienne : nourriture, argent, santé, maisons, hôtels, disposition des chambres, vacances, mariages, querelles, anniversaires, naissances, décès, amours des uns et des autres, achats de cadeaux, cigares, statuette de livres. Quant à la vie des animaux, elle est toujours présentée par Freud comme complémentaire de toute existence humaine.

Ainsi, en 1914, il envoie à Anna une carte postale de Brioni, montrant un chimpanzé habillé en traîneau de se coiffer devant un miroir : « Miss, une guenon très intelligente faisant sa toilette. » Freud apprécie particulièrement la compagnie des chiens et surtout des chows-chows à poil rouge. Il les regarde comme des créatures exceptionnelles sur lesquelles la civilisation (*Kultur*) n'a aucune prise. En conséquence, il prétend, comme il le dira à Marie Bonaparte, qu'on peut les aimer sans ambivalence puisqu'elles incarnent « une existence parfaite en soi », « une vie non humaine, mais qui vient rappeler à l'homme quelque chose d'un état antérieur à lui-même ». Et quand, dans ses lettres, il évoque sa « maisonnée », il place sur le même plan les « occupants humains » et « l'État des chiens où les femelles, surnommées « les dames », sont majoritaires^{IV} et semblables à des princesses.

Élevé par des femmes, choyé par sa mère et ses sœurs, Freud, parvenu à l'âge adulte, reproduisit les conditions d'existence qu'il avait connues dans son enfance. À Vienne, dans son appartement du 11 Berggasse, il vivait entouré de trois femmes : Martha, son épouse, dévouée à son foyer, Minna, la sœur de celle-ci, restée célibataire et qui suivait l'évolution des travaux de son beau-frère au point de se faire appeler « *Frau Professor Freud* », et Anna, sixième de la fratrie.

Née en 1895, celle-ci n'avait été désirée ni par sa mère ni par son père, qui décida après sa naissance de rester chaste, faute de pouvoir utiliser des contraceptifs. N'ayant ni la beauté de Sophie ni l'élégance de Mathilde – ses deux sœurs aînées –, elle passe sa jeunesse à lutter pour exister, puis à rivaliser avec sa tante Minna dans la connaissance de l'œuvre paternelle. En janvier 1913, elle laisse éclater sa jalousie envers Sophie, qui vient d'épouser Max Halberstadt, un talentueux photographe berlinois qui émigrera pour l'Afrique du Sud en 1936 : « Je ne brode plus la couverture de Sophie », écrit-elle, et cela m'est toujours un peu désagréable, lorsque je me dis que j'aurais tout de même bien aimé l'achever. Je pense bien entendu très souvent au mariage de Sophie. Mais Max m'est en réalité indifférent. »

C'est alors que commence l'incompréhension de Freud envers les véritables attirances sexuelles de sa fille, laquelle fait allusion à ses « mauvaises habitudes » (la masturbation) : « Je ne veux pas que cela me reprenne », écrit-elle, le 7 janvier. Convaincu qu'Anna, qu'il surnomme « sa fille unique^{VI} », a converti son ancienne rivalité envers Sophie en une jalousie à l'égard du mari de celle-ci, l'exhorte à ne pas avoir peur d'être désirée par les hommes. Il ne soupçonne pas encore qu'elle est bien jalouse de sa sœur et non pas de Max. Elle est attirée par les femmes.

En juillet 1914, elle est accueillie par Jones à Londres, et Freud se persuade qu'elle court un risque. Aussi bien la met-il en garde : « Je sais par les meilleures sources que le docteur Jones a de sérieux

intentions de te faire la cour [...]. Je sais qu'il n'est pas l'homme qu'il faut pour une créature féminine de nature raffinée. » Et à Jones, il explique qu'Anna ne demande pas à être traitée comme une femme, étant encore bien « éloignée des désirs sexuels et refusant plutôt l'homme ».

Jones était un séducteur de femmes et Freud le savait d'autant plus que, depuis juin 1912, il avait pris en analyse Loe Kann, la compagne de son disciple, qui l'avait prévenu des intentions probables de son amant. Issue d'une famille de la grande bourgeoisie juive des Pays-Bas, Loe était frigide et souffrait de douleurs abdominales qu'elle atténuait avec de la morphine. La considérant comme une patiente remarquable, Freud l'avait contrainte à l'abstinence pour résoudre ce problème, sans moindre résultat. Toujours est-il que l'expérience du divan la conduisit à se séparer d'Ernest Jones pour un homonyme, Herbert Jones, qu'elle épousera.

Au moment où il interdit à sa fille de se laisser courtiser par son disciple, Freud ne perçoit pas que celle-ci est beaucoup plus attirée par Loe, dont elle rêve, que par Jones. Mais ce dernier en prend conscience : « Elle a un beau caractère, écrit-il à Freud, et sera certainement par la suite une femme remarquable, à condition que son refoulement sexuel ne lui fasse pas de tort. Elle vous est bien sûr terriblement attachée, et c'est l'un de ces rares cas où le père réel correspond à l'image du père. »

L'attachement est réciproque, et Freud n'hésite pas à éconduire ses disciples viennois charmés par Anna : August Aichhorn, Siegfried Bernfeld, Hans Lampl. De son côté, elle ne cesse de se rapprocher de lui, notamment pendant toute la période de la guerre, quand elle poursuit des études pour devenir institutrice. Anna est une femme moderne, la première de cette famille à acquérir un métier, avec d'ailleurs le soutien de la belle Lou Andreas-Salomé, sa confidente, tant admirée par Freud et intégrée dès 1912 au premier cercle des disciples.

Inquiet de voir Anna demeurer vieille fille, Freud s'aperçoit qu'à force d'interdits et de refoulement, elle repousse les hommes tout en désirant être mère. Et c'est pour « réveiller sa libido » qu'il lui propose, en octobre 1918, de la prendre lui-même en analyse.

La cure se déroule en deux temps : entre 1918 et 1920, puis entre 1922 et 1924. À mesure que s'affirme leur attachement réciproque, renforcé par l'analyse, et dont, au fil d'une correspondance croisée, Lou Andreas-Salomé devient le principal témoin, Freud est obligé d'admettre que si la libido d'Anna s'est « réveillée », son « choix d'objet » ne la porte nullement vers les hommes. En 1921 quand meurt Heinz Halberstadt^{VII}, deuxième fils de Sophie, et qu'apparaît le premier signe du cancer de la mâchoire qui emportera Freud seize ans plus tard, Anna décide officiellement de renoncer au mariage. Son père la surnomme bientôt Antigone puis lui offre un berger allemand, Wolf (ou « Wolfi »), qui fera aussitôt partie de la maisonnée. À Lou, il confie son désarroi. Il craint que la génitalité d'Anna ne lui joue un mauvais tour et il avoue qu'il ne parvient ni à la libérer de lui, ni à se séparer d'elle^{VIII}.

En 1922, alors qu'elle prépare son premier exposé pour la Wiener Psychoanalytische Vereinigung (WPV), elle ressent combien sa pulsion la porte vers les femmes et elle confie son trouble à Lou : « Pour la première fois, j'ai eu un rêve diurne où apparaissait un protagoniste féminin. C'était même une histoire d'amour à laquelle je n'ai cessé de penser. Je voulais tout de suite l'exploiter et l'écrire, mais Papa a trouvé que je ferais mieux de la laisser tomber et de penser à mon exposé. Elle m'a donc abandonnée mais si j'en conserve le souvenir jusqu'en juillet, je l'écrirai quand même. Malheureusement, il n'y paraît que des personnes connues^{IX}. »

L'exposé d'Anna n'est pas étranger à cette affaire. Il a pour thème, en effet, les fantasmes de fustigation chez les jeunes enfants et il fait suite à un célèbre article de son père, « On bat un enfant

dans lequel celui-ci décrit le cas d'une fillette dont les fantasmes infantiles ressemblent fort à ceux qui lui ont été racontés par sa propre fille. Et, à son tour, Anna les analyse comme n'étant pas les siens, expliquant que la rêveuse a réussi à substituer de « belles histoires » au souvenir de ces scènes.

On voit donc ici combien Freud, effrayé à l'idée que sa fille puisse devenir lesbienne, préfère détourner de ce penchant en l'incitant à poursuivre un travail intellectuel qui la conduira à faire son entrée dans l'histoire de la psychanalyse. Elle sera la principale représentante de l'école viennoise en matière de thérapie des enfants, face à sa plus grande rivale de l'école anglaise, soutenue par Jones et Melanie Klein.

Deux grandes conceptions de l'approche de l'enfance s'affrontent à cette époque. Pour les Viennois et pour Anna, l'analyse des enfants ne doit pas commencer avant l'âge de quatre ans, ni être menée « en direct », mais par la médiation de l'autorité parentale jugée protectrice. Pour les kleinien(ne)s au contraire, il faut abolir les barrières qui empêchent le psychanalyste d'accéder à l'inconscient de l'enfant. Aussi bien faut-il, à leurs yeux, élaborer une doctrine de l'*infans* : l'enfant qui ne parle pas encore mais qui n'est déjà plus un nourrisson. Dans ce débat qui traverse l'IPA dès 1924 et qui aboutira à un compromis après les grandes controverses menées par les deux écoles pendant la Deuxième Guerre mondiale^{XI}, Freud prend le parti de sa fille. Mais il affirme aussi que l'expérience aura le dernier mot et pose comme préalable l'idée que l'enfant est un être pulsionnel dont le moi doit être soutenu contre les ravages possibles du ça. Il mêle donc à l'analyse une visée éducative. Sans elle, l'état des enfants les plus perturbés et les plus asociaux risquerait de s'aggraver.

Si la cure d'Anna par son père lui permet de s'affirmer comme un chef d'école, entouré de meilleurs disciples de celui-ci au sein du *Kinderseminar*, elle aura pour conséquence néfaste de lui faire haïr sa propre homosexualité. Tout au long de son existence, Anna se montrera hostile à l'idée que des homosexuels puissent pratiquer la psychanalyse. Contre l'avis de son père, elle se convaincra, comme Jones d'ailleurs, que l'homosexualité est une maladie.

Quelque temps après la fin de sa seconde tranche sur le divan de son père, Anna rencontre la femme qui va devenir sa compagne de toute une vie : Dorothy Tiffany Burlingham. Née à New York, petite-fille du fondateur des magasins Tiffany & Co, celle-ci avait épousé un chirurgien, Robert Burlingham, atteint de psychose maniaco-dépressive. Pour échapper à ses accès de folie, elle se rend à Vienne bien décidée à traiter sa phobie et à confier à la famille Freud le destin de ses quatre enfants : Bob, Mary (« Mabbie »), Katrina (« Tinky »), Michael (« Mikey »). Après un entretien préliminaire, Anna prend les deux premiers en cure, tout en proposant à Dorothy d'entrer en analyse avec Theodor Reik.

Très vite, les deux femmes se regardent comme des jumelles et passent leur temps libre à se promener aux environs de Vienne dans la Ford modèle T de Dorothy. Freud adore les accompagner. Elles prennent l'habitude de porter des vêtements identiques, tout en nouant des relations d'intimité qui ressemblent fort à celles de deux lesbiennes. Mais Anna nie catégoriquement l'existence d'une relation charnelle avec sa nouvelle amie, manière de rester fidèle au seul homme qu'elle ait jamais aimé : son père.

Au fil des années, elle tiendra auprès de lui la première place, à la fois celle de Minna et de Martha : tantôt disciple fervente, capable de transmettre son œuvre à l'identique, tantôt servante attentionnée l'aidant à nettoyer la prothèse qu'il porte à la mâchoire. Elle le comble de bonheur, alors même qu'il éprouve d'effroyables douleurs et qu'il refuse les sédatifs de peur de perdre sa vigilance intellectuelle^{XII}.

Une fois la cure achevée avec son père, Anna choisit Max Eitingon pour confident puis adopte une nouvelle amie, Eva Rosenfeld, Juive berlinoise issue d'un milieu aisée, et nièce d'Yvette Guilbert, célèbre chanteuse française admirée par Freud. Anna l'aide à surmonter la mort de deux de ses enfants, des suites d'une dysenterie. Avec elle et Dorothy, elle fonde, en 1927, une école privée destinée à accueillir les enfants en cure avec elle ou avec d'autres disciples de l'entourage familial dont les parents se font aussi analyser à Vienne. Parmi eux, Peter Heller, qui épousera plus tard Tink, une des filles de Dorothy : « L'école Burlingham-Rosenfeld, écrira-t-il, fut pour moi une expérience privilégiée, très prometteuse. Inspirée et animée par un idéal d'humanisme plus pur, plus sincère que tous les autres établissements que j'ai fréquentés. Il s'y diffusait un authentique sens de communauté dans un endroit clair, ensoleillé, chaleureux^{XIII}. » Fils aîné de Sophie, Ernst Halberstadt (« Ernstl »), séjourne aussi dans cette école, tout en étant en analyse avec sa tante Anna. En 1927, Freud avait fait de lui un portrait saisissant dans *Au-delà du principe de plaisir* : celui d'un enfant de six ans aimé de ses parents, qui jetait et ramenait à lui une bobine en criant « *fort-da* ». Il exprimait ainsi, selon son grand-père, la souffrance que lui causait la perte de l'objet et le plaisir qu'il éprouvait à le faire réapparaître.

Toujours en 1927, Anna pousse Dorothy à entrer en analyse avec Freud, ce qui permet à celui-ci de mieux saisir la nature de leurs relations tout en accueillant un nouveau visiteur : un chow-choi femelle du nom de Lün-Yu, qui s'entend à merveille avec Wolf^{XIV}.

Heureuses et libres, Anna et Dorothy achètent une petite ferme avec un potager et des animaux : les deux familles y passent leurs vacances. À l'automne de 1929, alors que plane sur le monde la menace de la crise boursière américaine, Dorothy s'installe avec ses quatre enfants dans un appartement du 11 Berggasse. Elle n'a alors plus qu'un étage à franchir pour s'allonger sur le divan de Freud, qu'elle regarde comme Dieu le père. Grâce à une ligne téléphonique directe, elle peut parler à Anna, la nuit, sans déranger la maisonnée : étonnante mise en acte de l'utopie télépathique qui hante, en cette époque troublée, l'imaginaire de Freud et de Ferenczi.

Ainsi, Anna réalise son souhait d'être mère en devenant, à travers la psychanalyse, le « coparent » des enfants de Dorothy. À mesure que se poursuit la cure de celle-ci sur le divan de Freud, elle passe du statut de jeune fille à celui de mère adoptante. Quant à Freud, il se regarde comme le patriarche d'une famille recomposée : « Nos liens symbiotiques avec une famille américaine (sans mari), écrit-il en 1929, dont les enfants sont suivis analytiquement par ma fille d'une main ferme, deviennent de plus en plus solides, si bien que nos solutions pour l'été sont communes. Nos deux chiens, Wolf et la douce chinoise Lün-yu, représentent l'accroissement le plus récent de la famille^{XV}. »

Malgré l'afflux des étrangers qui se rendent à Vienne pour être analysés, la situation financière de Freud se détériore, d'autant qu'il aide ses amis et ses disciples. Déjà appauvris par la chute de la puissance impériale, les Viennois découvrent, avec la crise économique, la folie capitaliste si bien décrite par Marx : non plus les tragédies de l'inconscient chères à l'élégante bourgeoisie de la Belle Époque, mais la ruine collective, la misère, la faim, la haine de classe de plus en plus aiguë, le renversement des fortunes, la montée d'un antisémitisme de masse que plus rien ne peut enrayer.

Désespéré par la perte des siens, Robert Burlingham séjourne plusieurs fois à Vienne puis à Budapest pour se soumettre à l'expérience d'une cure. Toujours en proie à ses crises d'exaltation et de dépression, il tente en vain de récupérer la garde de ses enfants. En mai 1938, il se suicide à New York par défenestration, tandis que l'Autriche disparaît, annexée par le Reich. La WPV est dissoute. « Après la destruction par Titus du peuple de Jérusalem, dit Freud lors de la dernière réunion avec ses

disciples, le rabbin Hochanaan ben Sakkaï demanda l'autorisation d'ouvrir à Yahvé une école consacrée à l'étude de la Torah. Nous allons faire de même. »

*

Après la mort de son père, qui ignora que ses quatre sœurs avaient été exterminées par les nazis, Anna décida de rester à Londres et d'habiter dans la maison familiale du 20 Maresfield Gardens à Hampstead, reconstituée par son frère Ernst sur le modèle de l'appartement de la Berggasse. Elle vécut avec Dorothy, revenue de New York en 1940 et convaincue qu'elle ne pouvait plus se passer de son amie. Ensemble, elles poursuivirent leurs activités en faveur de l'enfance en créant les Hampstead Nurseries et la Hampstead Child Therapy Clinic, un centre de recherches et de clinique où elles appliquèrent leurs théories en étroite collaboration avec les parents des enfants pris en charge. Anna conserva ses amis viennois, installés aux États-Unis : ils l'aimaient pour son dévouement et son sens de la fidélité. Avec eux, elle pouvait évoquer, avec nostalgie, la grandeur passée du freudisme originel.

Elle trouva là un réconfort d'autant plus vif qu'à Londres elle se heurtait aux partisans de Melanie Klein, majoritaires, qui avaient transformé de fond en comble la doctrine freudienne en créant de nouveaux concepts d'une force clinique inouïe. Ils avaient changé les règles de la pratique psychanalytique, excluant de la cure la réalité matérielle au profit d'une réalité psychique conforme à l'image que le psychotique se fait de lui-même et de son environnement. Les kleinien parlait un langage très différent de celui des freudiens : haine primitive, « destructivité », envie, relations archaïques, bons et mauvais objets, position dépressive/schizoïde/paranoïde, persécutions, etc.

Attachée au courant de l'*Ego-Psychology*, fondé par les exilés viennois devenus américains, Anna soutenait une conception de la psychanalyse centrée, non plus sur le ça, mais sur l'adaptation du moi à une certaine réalité. À la différence de Freud, qui réservait la cure aux névrosés, les kleinien, comme les lacaniens plus tard, eurent tendance à l'étendre de plus en plus à toutes les pathologies. L'histoire semblait leur donner raison, ce qui n'empêcha pas Anna Freud d'être honorée par l'ensemble de la communauté psychanalytique. Elle était la mémoire vivante d'une époque engloutie par deux guerres mondiales.

Héritière légale avec son frère Ernst des archives et de l'œuvre de son père, Anna donna sa préférence à Jones – et non pas aux Viennois – pour rédiger la première biographie autorisée de Freud, publiée en trois volumes, entre 1953 et 1957 : une œuvre monumentale appuyée sur des archives et de nombreuses sources. À travers elle, la diaspora freudienne put se représenter ses origines sous la forme d'une histoire officielle qui privilégiait l'idée que Freud, savant solitaire et universel, avait réussi par la seule force de son génie à s'arracher aux « fausses sciences » de son époque pour dévoiler au monde l'existence de l'inconscient. Anna surveilla étroitement la publication des correspondances, d'où fut banni ce qui, à ses yeux, risquait de porter atteinte à l'image idéale qu'elle s'était forgée de son père, un héros sans peur et sans reproche. Un Freud « historiquement correct » pour une psychanalyse positiviste, pragmatique, réglementée.

Pendant des décennies, et encore aujourd'hui, les psychanalystes firent semblant d'ignorer par quel chemin Anna avait été analysée, considérant d'ailleurs que toute forme d'historicité de la psychanalyse conçue hors du sérail freudien ne comptait pour rien. Certains affirmaient qu'au regard de la vérité

subjective révélée par la cure, l'histoire se réduisait à des anecdotes. D'où la violente réaction de historiens savants qui, autour des années 1970, commencèrent à récuser cette historiographie officielle.

Anna et Dorothy vécurent une vie heureuse mais tourmentée. Les enfants qu'elles avaient aimés élevés ensemble venaient régulièrement à Londres. Bob resta sur le divan d'Anna pendant quarante-cinq ans, et il fut, comme sa sœur Mabbie, l'un des dix cas relatés dans la première partie de *Traitement psychanalytique des enfants*^{XVI}.

Asthmatique et dépressif, il mourut, en 1969, à cinquante-quatre ans. Cinq ans plus tard, toujours en analyse à Londres, et, de façon épisodique, à New York avec Marianne Kris, Mabbie se donna la mort au 20 Maresfield Gardens en avalant des barbituriques. Bien qu'elle fût la préférée de Dorothy, elle n'avait jamais supporté le conflit qui avait opposé son père psychotique, rejeté par la famille Freud, sa mère, qui incarnait à ses yeux le monde de la santé et des guérisseurs de l'âme.

Enfant de la psychanalyse, comme Anna et les enfants de Dorothy, Ernst Halberstadt, surnommé « l'enfant à la bobine », s'intéressa toute sa vie aux enfants. Aux relations précoces des tout-petits avec leur mère, aux prématurés, aux enfants de tous pays : à Jerusalem, à Moscou, à Johannesburg. En quête d'une identité qui pût le rattacher à son grand-père, il se fit appeler Ernst W. Freud pour ne pas être confondu avec son oncle. À la mort d'Anna, il alla exercer la psychanalyse en Allemagne retrouvant pour la pratiquer la langue de son enfance. Ainsi fut-il le seul descendant mâle de la famille Freud à devenir psychanalyste.

On ne dira jamais assez combien l'histoire familiale du fondateur de la psychanalyse ressemble à ce qu'il avait mis au jour à la fin du XIX^e siècle en appliquant aux drames et aux névroses d'une époque aujourd'hui révolue un modèle issu des tragiques grecs et des dynasties royales.

Paris, juin 2012.
à Claude Boukobza,
pour mémoire.

^I- Pour les ouvrages de Freud, ses correspondances et une bonne partie des sources que je cite dans cette préface, on se reportera à la bibliographie présentée à la fin du présent ouvrage. Pour Anna Freud, on consultera la biographie d'Elisabeth Young-Bruehl.

^{II}- Carl Schorske, *Vienne, fin de siècle* (New York, 1981), Paris, Le Seuil, 1983.

^{III}- La correspondance de Freud avec Martha (1 500 lettres) est en cours de publication en Allemagne. Seul est paru le premier volume, sur la période des fiançailles. Le deuxième doit paraître en 2013, trois autres encore à des dates ultérieures. Cf. Sigmund Freud, Martha Bernays, *Sein mein, wie ich mir's denke. Die Brautbriefe. Ungekürzte Ausgabe in fünf Bänden*, vol. 1, Gerhart Fichtner, Ilse Grubrich-Simitis, Albrecht Hirschmüller (éd.), Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2011. La correspondance entre Freud et sa belle-sœur, Minna Bernays, n'a pas été traduite en français. Cf. Sigmund Freud, Minna Bernays, *Briefwechsel, 1882-1923*, Albrecht Hirschmüller (éd.), Tübingen, diskord, 2005. La correspondance entre Freud et ses enfants a été traduite en français par Fernand Cambon : Sigmund Freud, *Lettres à ses enfants*, Paris, Aubier, 2012. Enfin, la correspondance de voyage a été traduite par Jean-Claude Capèle : Sigmund Freud, *Notre cœur tend vers le sud. Correspondance de voyage, 1895-1923*, Christfried Tögel, Michael Molnar (éd.), Paris, Fayard, 2005. Préface pour l'édition française : Élisabeth Roudinesco. Ces ouvrages sont indexés dans la bibliographie.

^{IV}- Marie Bonaparte, *Entretien avec Freud*, inédit. Archives Célia Bertin, transmises à Élisabeth Roudinesco.

^V- Qui sera emportée en 1920 par l'épidémie de grippe espagnole.

^{VI}- À cette date, ses deux autres filles, Mathilde et Sophie, sont mariées et n'habitent plus la maison familiale.

^{VII}- Surnommé Heinerle. On utilisait beaucoup les diminutifs dans l'entourage familial de Freud.

^{VIII}- Lou Andreas-Salomé, *Correspondance avec Sigmund Freud*, suivie de *Journal d'une année (1912-1913)*, Paris, Gallimard, 1970. Cette correspondance est expurgée et l'on n'y trouve aucune allusion à cette analyse.

[IX](#)- Lou Andreas-Salomé, Anna Freud, *Correspondance 1919-1937*, Paris, Hachette Littératures, 2006, p. 43. J'ai retraduit ce passage.

[X](#)- Sigmund Freud, « Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles » (1919), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973. Et Anna Freud, « Fantôme d'être battu et rêverie » (1922), *Féminité mascarade. Études psychanalytiques*, p. 57-75. Cet ouvrage est indexé dans la bibliographie.

[XI](#)- *Les Controverses Anna Freud/Melanie Klein, 1941-1945* (Londres, 1991), Pearl King et Riccardo Steiner (éd.), Paris, PUF, 1996.

[XII](#)- Sur les dernières années de Freud, outre le livre de Max Schur, mentionné dans la bibliographie, on pourra consulter celui de Mark Edmundson, *La Mort de Sigmund Freud. L'héritage des derniers jours*, Paris, Désir-Payot, 2009. Traduit de l'anglais par Jean-Luc Fidel.

[XIII](#)- Peter Heller, *Une analyse d'enfant avec Anna Freud*, Paris, PUF, 1996, p. 31.

[XIV](#)- Sur les relations de Freud avec les chiens, cf. Hilda Doolittle, *Pour l'amour de Freud*, cité dans la bibliographie.

[XV](#)- Sigmund Freud et Ludwig Binswanger, *Correspondance 1908-1938*, p. 278-279. Cet ouvrage est indexé dans la bibliographie.

[XVI](#)- Anna Freud, *Le traitement psychanalytique des enfants*, Paris, PUF, 2002. Traduit par Elisabeth Rochat et Anna Berman.

Note sur l'édition

La transcription de la correspondance a été faite d'après un dossier de photocopies qui ont été mis à ma disposition. J'ai vérifié ultérieurement les passages problématiques en faisant une comparaison avec les originaux à la Library of Congress, à Washington, D.C. ; les lectures demeurant malgré tout lacunaires ou incertaines sont indiquées dans les notes. Ce contrôle a montré entre autres que certaines parties n'étaient pas classées à la bonne date ou qu'elles manquaient purement et simplement. Quelques-unes des lettres indiquées comme « non conservées » dans les notes pourraient se trouver dans les rares collections encore fermées au public et auxquelles je n'ai pu accéder.

J'ai numéroté de manière linéaire, par ordre chronologique, les lettres, cartes postales, télégrammes et notes, en les désignant par des lettres suivant la numérotation, comme dans les correspondances de Freud publiées jusqu'ici. Les post-scriptum ou ajouts qui ont manifestement été envoyés dans le même pli ne portent pas de numéros à part.

Les enveloppes n'ayant été conservées que dans de rares cas, les adresses du destinataire ne peuvent être restituées que pour les cartes postales. Les débuts et fins de lettres (lieu, date et formule d'introduction, formule de politesse finale avec signature) sont toujours reprises sous leur forme originale [par souci de lisibilité et conformément aux habitudes françaises, les dates des lettres ont été rédigées en toutes lettres (*N.d.T.*)] ; les ajouts de l'éditeur destinés à se repérer plus facilement sont imprimés entre crochets, les éventuelles justifications sont en notes. Freud utilisait en règle générale des feuilles de papier de tailles différentes, avec un en-tête imprimé, en haut duquel il écrivait la date à la main (cf. le fac-similé, p. 397) ; ce n'est indiqué qu'à la première occurrence ou en cas de particularités, afin d'éviter des répétitions lassantes. Le plus souvent, Anna écrivait les en-têtes à la main ; nous signalons toutes les occurrences où tel n'est pas le cas.

L'orthographe et la ponctuation ont été précautionneusement adaptées aux règles modernes ; on a fait une exception à cette règle en cas de divergences flagrantes avec la norme, notamment lorsqu'on peut douter du fait qu'il s'agit d'habitudes linguistiques ou de fautes d'imprimerie. Les télégrammes sont tous restitués dans leur version originale, y compris avec leurs fautes de transmission ou leurs mutilations, les données manquantes étant ajoutées entre crochets. [Les fautes d'orthographe ne sont bien sûr restituées en français que dans les cas les plus manifestes ou les plus éloquents (*N.d.T.*)] Les abréviations (excepté les plus courantes, comme etc.) ont en règle générale été développées. Dans le corps des lettres, les chiffres, les indications de jour, de mois et d'année n'ont pas été unifiés, mais restitués dans leur écriture originale. Les fautes sont toujours indiquées lorsque les rédacteurs de cette correspondance y font eux-mêmes allusion, et chaque fois qu'elles pourraient présenter le moindre intérêt. Tous les ajouts éditoriaux dans le texte figurent entre crochets. Les soulignés sont rendus par de l'italique. Les titres des livres, revues, articles, etc., sont repris dans le texte sous la forme originale qu'ils ont dans les lettres, et dans les notes conformément aux règles énoncées dans le texte de la présentation de la bibliographie « Autres ouvrages ». Les noms de patients sont codés, dans la mesure où il ne s'agit pas de patients ayant déjà été identifiés dans la bibliographie générale.

Les commentaires portant sur les personnes, les lieux, les institutions, etc., figurent en règle générale à leur première occurrence dans le corps des lettres ; dans quelques cas seulement, il a été plus pratique ou plus judicieux de déroger à ce principe.

Toutes les citations, dates et autres données sont accompagnées de l'indication de leur source (entre les signes <>, ce qui permet de les passer facilement). Les abréviations choisies se réfèrent aux quatre index bibliographiques. « Freud », sans initiale supplémentaire, désigne ainsi « Sigmund Freud » ; « Freud à », « Anna à » et autres formules identiques, sans autres indications de source, renvoient à l'index « Documents inédits ». Les indications bibliographiques contiennent souvent plusieurs données sur les sources qui replacent les éléments traités dans un autre contexte, l'éclairent sous d'autres angles ou l'interprètent dans un autre sens, et donnent aussi, le cas échéant, des indications renvoyant à des ouvrages complémentaires. De nombreuses références transversales au sein même de la correspondance visent à permettre une meilleure compréhension du contexte, lorsqu'il ne découle pas naturellement de la succession des lettres.

Les connaisseurs de l'œuvre de Freud pourront juger trop détaillées certaines explications biographiques ; elles me paraissent toutefois nécessaires aux lectrices et lecteurs intéressés à qui la psychanalyse n'est pas aussi familière, qui n'ont pas un accès facile aux livres consacrés à ses représentants, mais auxquels on doit tout de même donner une idée suffisante du rôle que les différents personnages ont joué dans le domaine de la psychanalyse et auprès des rédacteurs de ces lettres, afin que les lecteurs puissent déterminer s'ils souhaitent approfondir leurs connaissances dans ce domaine. Cela vaut aussi pour certains autres commentaires, par exemple pour l'introduction aux données historiques ou géographiques, ou pour des informations ponctuelles.

Note sur la traduction

La correspondance d'Anna et de Sigmund Freud est marquée par une très grande diversité de style, parfois très narratif, parfois proche de la théorie, parfois aussi télégraphique. Nous avons tenté de restituer aussi fidèlement que possible, jusque dans les étrangetés du texte, notamment dans les lettres et télégrammes au style volontairement très décousu que l'on trouvera surtout à la fin de ce volume. Pour des raisons de clarté, certains titres d'ouvrages ont été mis en italique dans les lettres.

Sauf mention contraire, les extraits cités en notes des correspondances entre Anna et Lou Andreas-Salomé, Anna et Eva Rosenfeld, Freud et Binswanger, Freud et Eitingon, Freud et Ferenczi, Freud et Jones, Freud et Abraham, Freud et Jung, Freud et Wilhelm Fliess, Freud et Lou Andreas-Salomé, et Freud, *Correspondance de voyage*, sont empruntés aux traductions françaises référencées dans la bibliographie.

Olivier Mannoni

1904

Correspondance

1 SF¹

Le 4 juillet 1904

Pr Dr Freud Vienne, IX^e, Berggasse 19².

Ma chère Anna,

C'est très bien de ta part de m'avoir écrit toi aussi, pour une fois³, raison pour laquelle je répons donc aussi consciencieusement. Tu t'es sans doute trompée dans ta lettre, tu as dû vouloir écrire que tu avais pris 1 kg ; mais s'il est exact que tu as perdu du poids, il faut que la Tante⁴ nourrisse avec des ombles chevaliers⁵ jusqu'à ce que tu en aies repris. À ton âge il faut encore prendre du poids sans avoir peur de devenir trop grosse⁶. Maman⁷ a déjà son billet de train-couche pour jeudi [7 juillet] soir, vous serez alors au complet, mis à part le dernier qui se réjouit de beaucoup de vous suivre⁸, ton vieux

Papa

1- Avant cette première lettre se trouvait, dans le dossier des transcriptions des correspondances, un certificat de vaccination dont le texte figure en annexe 4 (cf. note 1 de 256 F).

2- Lettre-carte à en-tête préimprimé.

3- La lettre d'Anna n'a manifestement pas été conservée. « Au cours des premières années du siècle, la famille passa ses vacances en Bavière ; [...] dans les années 1902, 1903 et 1904 à la villa "Sonnenfels" près de Berchtesgaden. » (Jones II, p. 29. Cf. aussi Freud, M., 1999, chapitres IV-VI, VIII-X, XIII-XIX.)

4- Le mot « Tante » sans indication de nom se rapporte en règle générale à Minna Bernays (1865-1941), la sœur de Martha Freud qui vécut à partir de novembre 1895 d'abord par périodes, puis à partir de l'été 1896 en permanence au foyer des Freud. <Introduction d'Albrecht Hirschmüller à Freud/Bernays, p. 9.> Cf. aussi ill. 2. Elle avait déjà précédé le reste de la famille aux vacances, en emmenant les enfants. « D'ordinaire la famille quittait Vienne dès le mois de juin, lorsqu'il faisait chaud, et Freud suivait à la mi-juillet, pour un mois ou plus. » <Jones II, p. 28.>

5- Poisson d'eau douce, genre des truites, famille des salmonidés (*Salvelinus*) ; un poisson comestible apprécié, particulièrement dans le sud de l'Allemagne ; vit notamment dans les Alpes, par exemple dans les profondeurs des lacs.

6- Cf. la lettre jointe de Freud à Anna in 5 MF/SF, également 6 AF avec note 4, 15 AF, 19 AF, 21 AF, 22 SF, 26 AF, 30 SF. Le thème de la prise de poids reviendra plus tard à propos de l'alimentation d'Ernstl, le petit-fils de Freud, cf. par exemple in 129 AF, 140 AF, 141 AF.

7- Martha Freud (1861-1951), fille de Berman et Emmeline Bernays ; mariée avec Freud depuis le 14 septembre 1886. <Arbre généalogique Lange : *Bernays Family*, « *Genealogical Tree IIa* », p. 6 ; Freud 1960a, destinataires Bernays, Martha, et Freud Martha.> Cf. ill. 2. Pour des détails sur sa famille d'origine, cf. l'annexe d'Albrecht Hirschmüller in Freud/Bernays.

8- Le 12 juillet 1904 ; les vacances au Königssee s'achevèrent pour Freud le 28 août. <Tögel 1989, p. 153.> Le lendemain, il partit avec son frère Alexander pour la Grèce, d'où ils revinrent à Vienne le 10 septembre. <Tögel 2002, p. 175-177 ; Freud 2002b, p. 173.> Freud écrivit d'Athènes une carte postale à Anna, qui a manifestement été perdue (cf. postface, p. 647 avec note 31).

- [Switched \(Trylle Trilogy, Book 1\) pdf, azw \(kindle\)](#)
- [Symbioses and Stress: Joint Ventures in Biology \(Cellular Origin, Life in Extreme Habitats and Astrobiology, Volume 17\) pdf, azw \(kindle\)](#)
- [download online Big Papi: My Story of Big Dreams and Big Hits pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [Adbusters, Issue 117: Blueprint for a New World Part 6: Aesthetico \(January/February 2015\) book](#)

- <http://ramazotti.ru/library/Switched--Trylle-Trilogy--Book-1-.pdf>
- <http://nexson.arzamashev.com/library/Slab-City-Blues--The-Collected-Stories.pdf>
- <http://econtact.webschaefer.com/?books/Big-Papi--My-Story-of-Big-Dreams-and-Big-Hits.pdf>
- <http://thermco.pl/library/Getting-To-Maybe--How-to-Excel-on-Law-School-Exams.pdf>